



China Institute

Economics - Politics - International Relations

# L'influence de la Révolution française sur la pensée révolutionnaire chinoise à la fin de l'empire Qing

Partie I

Vladimir Ionesco

Le China Institute est un groupe de réflexion français qui se consacre aux questions de civilisation, d'économie, de politique intérieure et de relations internationales liées à la Chine. Son fonctionnement est fondé sur les valeurs d'indépendance, d'équilibre, d'audace et de diversité.

L'objectif du China Institute est de proposer des analyses pertinentes et originales aux décideurs et citoyens et d'être une force de proposition dans l'espace public intellectuel et politique. Le China Institute a également pour ambition de favoriser et renforcer le dialogue entre la Chine et le reste du monde, en particulier la France.

Présidé par Éric Anziani, le China Institute est une association loi 1901, indépendante, non gouvernementale et à but non-lucratif.

Les travaux du China Institute sont disponibles en téléchargement libre à l'adresse suivante :

[www.china-institute.org](http://www.china-institute.org)

*Le China Institute veille à la validité, à la pertinence et à la qualité de ses publications, mais les opinions et jugements qui y sont exprimés appartiennent exclusivement à leurs auteurs. Leur responsabilité ne saurait être imputée ni à l'Institut, ni, a fortiori, à sa direction.*

*Le présent document relève de la propriété intellectuelle de son ou ses auteur(s). Toute représentation ou reproduction totale ou partielle et toute modification totale ou partielle sans le consentement de son ou ses auteur(s) sont interdites. Les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information sont autorisées sous réserve de mentionner le nom de l'auteur ou des auteurs et de la source.*

*Le présent article est une traduction libre d'un document écrit par l'auteur à l'université Harvard aux États-Unis.*

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la dynastie mandchoue des Qing, qui régnait sur la Chine depuis 1644, était confrontée à une instabilité intérieure croissante, née d'une conjonction de conditions économiques et sociales, d'incompétence administrative et d'impérialisme étranger. Suite aux « *traités inégaux* » imposés par les puissances occidentales et le Japon, l'empire du Milieu s'était ouvert à un flux d'idées nouvelles, telles que le nationalisme, le socialisme et la démocratie, qui alimentèrent une nouvelle forme de pensée révolutionnaire chinoise. Le 9 octobre 1911, une explosion accidentelle à Wuhan précipita l'insurrection contre le régime impérial, qui tomba le 12 février 1912, avec l'abdication de l'empereur Puyi.

Peu connue en Occident, la révolution de 1911 constitue pourtant l'un des événements fondateurs de la Chine moderne, célébré en République populaire comme à Taïwan et dans la diaspora chinoise. Par certains aspects, cet événement évoque la Révolution française de 1789, dont l'influence – peu étudiée – sur la pensée révolutionnaire chinoise à la fin de l'empire Qing mérite d'être examinée.

L'une des toutes premières références à la Révolution française dans la littérature chinoise semble être une courte mention dans le *Traité illustré sur les royaumes maritimes*, écrit en 1844 par Wei Yuan, fonctionnaire impérial et érudit de renom. Deux ouvrages jouèrent ensuite un rôle décisif dans la diffusion de la connaissance de la Révolution française en Chine : *Histoire de France* de Wang Tao, publié en 1871, et *Histoire de la révolution française* d'Okuda Takematsu, traduit du japonais en 1903. Les positions de ces deux auteurs différaient grandement : pour Wang, la Révolution de 1789, causée par l'indifférence du monarque vis-à-vis des souffrances de son peuple, avait plongé la France dans le sang et le chaos, une position aisément interprétable comme un avertissement au régime des Qing. Takematsu, au contraire,

louait la Révolution française comme « *le changement le plus radical [...] qui ait détruit les vestiges féodaux, renversé le pouvoir maléfique de l'autocratie et érigé de nouvelles bannières de démocratie et d'égalité* ». Selon l'auteur japonais, les insurgés avaient permis à la France de s'extraire « *de l'ancienne société du XVIII<sup>e</sup> siècle pour intégrer le nouveau monde du XIX<sup>e</sup> siècle, marquant un nouvelle période dans l'histoire de la civilisation mondiale* » ; ces mots marquèrent les esprits ardents de jeunes révolutionnaires chinois, désireux d'extirper leur pays de ses traditions afin qu'il puisse intégrer le monde moderne. Il n'est pas surprenant que le livre fût traduit et publié par l'Association de la jeunesse, une organisation d'étudiants radicaux chinois basée au Japon.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'empire japonais accueillait des milliers de jeunes Chinois venus étudier la science et la pensée occidentales ainsi que leur application et adaptation au contexte nippon. De fait, l'Archipel était l'hôte de nombreux groupes révolutionnaires chinois, dont le Tongmenghui, ou Alliance révolutionnaire, qui deviendrait plus tard le parti nationaliste Guomindang. Le journal officiel du Tongmenghui, le *Min bao*, fit référence à la Révolution française à plusieurs occasions, en traduisant par exemple, en 1906, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ou encore la première strophe de la Marseillaise. Entre 1907 et 1908, un étudiant chinois de dix-sept ans, nommé Wang Dong, y publia un long article, intitulé *De l'histoire de la Révolution française*. Il s'agissait d'une analyse détaillée et informée de la Révolution française, de ses causes et conséquences et de son contexte historique, conçue comme une réponse aux attaques des réformistes. Diplômé de l'université japonaise de Waseda et fervent admirateur de 1789, Wang Dong concluait que « *si la Chine [devait] suivre un exemple historique, la France [était] le meilleur modèle* ». D'autres journaux et magazines de l'intelligentsia révolutionnaire chinoise au Japon mentionnèrent le précédent français. En 1902, dans le magazine *You xue yi bian*, l'homme de lettre Yang Du en fit l'éloge suivant : « *avec la vague de la Révolution française vinrent les révolutions des autres pays d'Europe, où la liberté assure depuis le développement des idées et des opinions d'où découlent la prospérité du monde d'aujourd'hui* ». En 1903, un autre article du même magazine glorifia « *la mère de toutes les révolutions sociales* ». Chansons, romans, poèmes, dessins..., la

Révolution française fut rapportée et exaltée de multiples façons. En 1901, une photo de « *la statue de la liberté de Paris* » figura ainsi dans le *Min guo bao*, avec la légende suivante : « [...] *un jour, lorsque nous établirons une nouvelle république, ne devons-nous pas suivre leur exemple ?* ». En Chine continentale, Cai Yuanpei, membre du Tongmenhui et futur chancelier de la prestigieuse université de Pékin, créa plusieurs organisations estudiantines afin de nourrir et propager la pensée révolutionnaire. En 1902, il fonda la Société des étudiantes patriotiques à Shanghai, afin d’ « *éduquer les femmes qui s’engageront dans la révolution* » et de leur « *enseigner l’histoire de la Révolution française* ». L’ouvrage de Takematsu comptait parmi les manuels communément utilisés dans les écoles et sociétés pro-révolutionnaires en Chine, telle l’école publique Jian Xing à Shanghai, créée en 1906 par Gao Xu, chef de la branche locale du Tongmenhui.

Dans les années qui précédèrent 1911, la Révolution française se retrouva au cœur d’un intense débat entre révolutionnaires et réformistes. Ces derniers, qui cherchaient à sauvegarder la dynastie Qing par une transition pacifique vers une monarchie constitutionnelle, considéraient 1789 comme un désastre qui, s’il était imité, déchirerait la Chine. Le chef spirituel de ce mouvement était Kang Youwei, un illustre érudit classique qui avait joué un rôle crucial lors de la Réforme – avortée – des cents jours en 1898, en conseillant l’empereur Guangxu. Kang était un fervent admirateur de l’entreprise réformatrice de Pierre le Grand en Russie, mais aussi de celle de l’empereur Meiji, qui avait transformé un Japon médiéval en une nation moderne et puissante. Dans le prélude à la Réforme des cents jours, Kang Youwei avait adressé à l’empereur Guangxu un essai intitulé *Compte-rendu de la Révolution française*, où il décrivait l’exemple français comme une « *tragédie sans précédent* » et « *pleurait [...] sur [cette] lutte acharnée au sein du peuple* » qui avait contaminé l’Europe. Il ajoutait qu’« *aucun bain de sang ou émeute dans l’histoire humaine n’avait été aussi cruel et violent que ceux de ces révolutions, toutes issues de France* ». Si Kang reconnaissait que « *la [...] montée du constitutionalisme [...] [était] enraciné dans la Révolution française* », il affirmait que le meilleur moyen de résister à cette « *gigantesque vague* » était « *de reproduire les actions des monarques britanniques après Guillaume III* ». Il

concluait que si seulement « *Louis XVI avait ébauché une constitution et partagé le pouvoir avec son peuple* », il aurait « *consolidé son trône* » et gagné « *le respect dans le monde entier* ». Suite à l'échec des réformes de 1898, Kang s'exila, sans renier pour autant son attachement au despotisme éclairé. En 1906, il publia un long article – *De la Révolution française* – au sein du magazine réformiste *Xi min cong bao*. Dans cet essai, préfacé par son célèbre disciple, Liang Qichao, l'érudit chinois critiquait vivement les catastrophes causées par 1789, craignant que la Chine, en raison de sa taille et de sa population, ne connaisse un bain de sang terrifiant. Il arguait que les révolutionnaires français avaient fait l'erreur d'importer le modèle américain sans l'adapter à leur contexte national. De surcroît, il considérait que la situation en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle contrastait grandement avec celle de la Chine au début du XX<sup>e</sup>, où, selon lui, la féodalité avait disparu, la liberté et l'égalité étaient plus importantes et le peuple ne souffrait ni de taxation injuste ni d'extrême pauvreté. Kang Youwei eut d'ailleurs ces mots terribles à l'égard des radicaux chinois : « *lorsque vous dites au parti révolutionnaire qu'il devra ruiner le pays pour sauver le pays, égorger le peuple pour sauver le peuple et que tous les défenseurs de la révolution mourront par elle, jamais il ne vous croira. Comment dès lors de ne pas examiner le passé de la France ?* ».

Le *Min bao* – la voix du Tongmenhui – fut le fer de lance de la réaction révolutionnaire à la critique exacerbée de Kang Youwei et des réformistes. Wang Dong accusa Kang de répandre « *des idées erronées avec l'objectif de désarmer la volonté du peuple* », déclarant qu'il « *ne s'épargnerait aucun mot pour le combattre* ». Contredisant le jugement de son adversaire idéologique, il affirmait que les troubles causés par la Révolution française n'avaient pas été le résultat de l'introduction d'un modèle étranger, mais du système unicaméral qui avait prévalu au début et engendré un « *despotisme populaire* ». Par ailleurs, Wang dénonçait l'opinion selon laquelle les conditions en Chine et en France différaient ; pour lui, « *il n'[était] rien en Chine qui ne se conformât à la description que [Kang Youwei] [faisait] du contexte français* ». À la différence de son adversaire, Wang critiquait les Girondins, qui avaient milité en faveur d'une monarchie constitutionnelle lors de la Révolution française, pour leur manque de vision. Durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs figures du

mouvement révolutionnaire, dont certaines allaient devenir des membres importants du Guomindang et du régime nationaliste, telles que Hu Hanmin, Liao Zhongkai, Song Jiaoren et Wang Jingwei, prirent la plume pour défendre la Révolution française contre la critique virulente des réformistes. Pour Ma Junwu, « *la Révolution française [avait] inauguré une nouvelle ère de civilisation* » ; pour Wang Jingwei, « *par le respect des droits de l'homme et l'introduction de la liberté et de l'égalité, la Révolution française [avait] apporté à la société économique et politique une transformation majeure, sans laquelle le progrès contemporain n'aurait pu voir le jour* ».

Au-delà de références dans les publications subversives et du débat entre réformistes et radicaux, l'influence de la Révolution française était palpable dans le rôle notable qu'elle joua dans le cheminement politique de certains hauts cadres du mouvement révolutionnaire, tels Chen Tianhua et Wang Jingwei.

Né en 1875 dans une famille pauvre, Chen Tianhua partit étudier au Japon en 1903 où il devint un activiste politique radical. Pendant son engagement révolutionnaire, il fonda et/ou dirigea différentes organisations anti-Qing, ce qui l'amena à travailler étroitement avec Zou Rong et Song Jiaoren. En 1905, il aida Sun Yat-sen à fonder le Tongmenhui, avant de se suicider pour protester contre la décision des autorités japonaises de limiter les activités des étudiants chinois sur leur sol. Bien qu'il n'eût guère vécu longtemps, Chen Tianhua fut une figure brillante de l'activisme antimandchou et ses écrits étaient populaires parmi les révolutionnaires. Profondément influencé par *Du contrat social* du Suisse Jean-Jacques Rousseau, il admirait la Révolution française, qu'il considérait comme un exemple pour la Chine. Dans son pamphlet *Éveil à la réalité*, il décrivit le changement politique né en France en ces termes : « *le peuple français [...] se débarrassa finalement des rois et notables et établit un gouvernement républicain. Il élut le président tous les sept ans et transféra aussi le pouvoir législatif au parlement, dont les membres furent choisis par le peuple. Toutes les anciennes politiques néfastes pour l'intérêt du peuple furent répudiées [...]* ». Il s'exclama : « *comme le peuple français est heureux et libre !* ». Dans son roman intitulé *Le Lion rugit*, il souligna les similitudes entre la Chine des Qing et la France pré-révolutionnaire, deux pays qui « *souffraient du régime autocratique d'un roi*

*tyran* ». Dans l'esprit de Chen, la France avait prouvé que la révolution constituait la réponse inévitable au despotisme.

Né en 1883 dans le Guangzhou, Wang Jingwei étudia également au Japon, où il rejoignit le Tongmenhui en 1905. Proche ami de Sun Yat-sen, il prit part au gouvernement révolutionnaire de Canton et devint l'une des figures les plus importantes du Guomindang. Il perdit de son influence lors de l'expédition du Nord en 1926 suite à son désaccord avec Chiang Kai-shek, qui finit par prendre le contrôle du parti et de l'armée. Avec Hu Hanmin et Zhu Zhixin, Wang fonda en 1903 à Canton la Société pour l'intelligence du peuple, consacrée à la traduction et à l'étude de la presse étrangère. Il devint un bon connaisseur de la Révolution française, qui joua un rôle crucial dans son engagement politique. Arrêté après sa tentative d'assassinat avortée du prince Chun en 1910, il déclara dans sa déposition : *« aucune constitution monarchiste ou républicaine ne peut être établie sans une révolution, car lorsque le pouvoir despotique finit par devenir la fondation de l'autorité de l'État, il est impossible de bénéficier des réformes sans détruire ce puissant pouvoir. C'est précisément pourquoi en France, malgré le quasi-établissement d'une monarchie constitutionnelle au début du règne de Louis XVI, la révolution ne put être évitée »*. Comme la sinologue française Marianne Bastid<sup>1</sup> le souligne, même si Wang mentionna d'autres pays plus loin dans sa déposition, il est parlant que sa première justification, dans ce qui aurait dû être son testament politique avant son exécution, fut la Révolution française.

*La seconde partie de cet article, qui comporte une bibliographie complète, est disponible sur le site internet du China Institute.*

---

<sup>1</sup> Bastid, M. (1983), L'ouverture aux idées d'Occident : quelle influence de la Révolution française sur la révolution républicaine de 1911 ?, *Extrême-Orient, Extrême Occident*





| [contact@china-institute.org](mailto:contact@china-institute.org) |